

XIII.

La Dévotion à sainte Anne est réellement une dévotion catholique. — Hommages de l'Occident. — Nord de l'Europe.

Tout nous porte à croire que le culte de sainte Anne est aussi très-ancien dans le nord et dans le reste de l'Europe, et qu'il a brillé d'un vif éclat en Angleterre, en Pologne, et notamment en diverses contrées de l'Allemagne. Mais à quelle époque a-t-il pénétré dans ces régions? Pour donner une réponse satisfaisante, il faudrait la demander aux traditions et aux archives locales, ou interroger les monuments épargnés par le vandalisme hérétique; mais ces sortes de re-

7*

cherches devraient se faire sur les lieux mêmes ; elles exigeraient des voyages qui nous sont impossibles. Le résultat de nos investigations nous reporte à la fin du règne de Charlemagne. A cette date, on ne pourrait plus contester la diffusion dans l'empire d'Occident du culte de sainte Anne, diffusion dont l'invention du corps de cette auguste Mère fut en partie la cause et le signal. Le religieux Empereur, comme on l'a vu, fut témoin de cette précieuse découverte ; il vit de ses yeux le miracle qui la signala, et il emporta des fragments notables de ce trésor. Il fit don de ces reliques à diverses églises, il en laissa en divers monastères comme un témoignage de pieuse affection. L'Ile-Barbe, près Lyon, et les provinces rhénanes furent les mieux partagées dans cette pieuse distribution ; les miracles qui s'y opérèrent en grand nombre eurent bientôt popularisé un culte dont ce grand prince s'était fait le zélé propagateur.

On trouve, il est vrai, des traces bien antérieures de cette dévotion. Dachery et Mabillon, dans les Actes des Saints de leur ordre, mentionnent un monastère et un petit hôpital sous

le vocable de Sainte-Anne, bâtis à Floriac par les libéralités d'un vertueux gentilhomme du nom de Fréric. Cet établissement passa plus tard en la possession de Pépin-le-Bref avant son avènement au trône de France. Mais quoique ce fait suppose cette dévotion déjà établie et pratiquée, il est cependant plus probable qu'elle ne fut alors que le privilège encore à peu près exclusif de quelques âmes choisies ou de quelques ferventes communautés. Il serait également impossible d'indiquer les époques précises où son office a passé dans les différentes liturgies, et où pour la première fois on a solennisé sa fête. Tous les martyrologes, il est vrai, font mémoire de sa fête, mais ils gardent le silence sur le temps où elle y fut introduite. Toutefois, par analogie, on peut assurer que l'Église ne l'a pas imposée et qu'elle n'a pas devancé l'empressement du clergé et du peuple à l'accueillir. Cette sage épouse du Christ n'invente pas les dévotions, elle les approuve si elles concordent avec la foi, ou bien elle les épure, et même les proscrit, avec l'assistance de l'Esprit-Saint; elle ne les autorise que sur les désirs des populations, et ne les impose

que quand leurs besoins lui en font une loi. Depuis dix-neuf siècles, elle croyait à l'Immaculée Conception ; combien cependant a-t-elle attendu avant d'en ordonner le culte autrefois facultatif, et avant d'en imposer la croyance ? La dévotion publique et privée a donc dû rendre un filial hommage à sainte Anne plusieurs siècles avant que les souverains Pontifes en aient ordonné la fête à toute la catholicité.

Voici cependant quelques dates.

En parcourant les constitutions des chanoines réguliers d'Ostie, dressées, suivant Montfaucon, dans le courant du douzième siècle, on trouve que les chanoines des provinces rhénanes célébraient déjà la solennité de sainte Anne, et que dans leurs litanies, son nom précédait celui de toutes les Saintes, comme il suit :

.....Saints moines et ermites, priez pour nous.

Sainte Anne, priez pour nous.

Sainte Agathe, priez pour nous.....

Les Annales des Camaldules, dont l'exactitude n'a jamais été contestée, établissent les mêmes faits de l'ordre de Saint-Romuald, et men-

tionnent, dès l'an 1145, des églises sous le vocable de notre Sainte. Le savant Merati atteste sur de fortes preuves que sa fête a été célébrée dans l'Église latine dès le milieu du treizième siècle. C'est à partir de cette époque qu'on peut suivre avec intérêt l'histoire de son culte en Occident. Depuis lors, la dévotion des peuples est toujours allée en augmentant; de nombreux pèlerinages se sont établis. Sur les instances des fidèles et de leurs pasteurs, les souverains Pontifes ont encouragé cette dévotion par des indulgences locales et générales, et par l'autorisation de donner en divers lieux à ses solennités le même éclat qu'aux plus grandes fêtes. Dans une lettre en date de 1378, adressée aux archevêques et aux évêques d'Angleterre, Urbain VI dit entre autres choses :

« Or, comme naguère quelques fidèles du
» Christ, habitant le royaume d'Angleterre, nous
» ont informé que le peuple de ce pays, par suite
» de son tendre respect pour la Vierge Marie,
» est porté d'une singulière dévotion vers sainte
» Anne, mère de la glorieuse Vierge; et, comme
» on nous a fait de sa part une humble sup-

» plique, afin que nous prescrivions à tous les
» prélats et à tous les fidèles dudit royaume de
» célébrer, avec une pompe religieuse, la fête de
» cette même sainte, nous avons trouvé convenable
» dans le Seigneur d'examiner la pieuse demande
» et la dévotion de ce peuple; désirant donc rendre
» ces fidèles agréables à Dieu et leur faciliter la
» pratique des bonnes œuvres; agréant leur
» prière, nous ordonnons formellement, par la
» teneur des présentes, à votre fraternité de faire
» désormais célébrer chaque année par vous, et
» par ceux qui vous sont soumis, avec une
» pompe solennelle et avec piété, ladite fête de
» sainte Anne.

» Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 11 des
» calendes de juillet, la quatrième année de notre
» pontificat. »

La dévotion à sainte Anne, jusqu'à la période de relâchement qui ouvrit une voie facile à l'hérésie, jeta de profondes racines dans le cœur des Anglais, et même depuis cette triste époque, tous les vestiges de ce culte n'ont pas disparu sous les ruines de la religion dans cette île autrefois si sainte : des monuments l'attestent, et le nom

d'Anne, sans doute par un reste d'habitude, y est encore porté volontiers dans toutes les classes de la société. Dans la catholique Irlande, si dévouée à son apôtre, saint Patrice, la masse du peuple ne lui rend pas, comme en d'autres pays, des hommages distincts; mais elle l'honore d'une manière non moins parfaite, comme membre de la Sainte-Famille, objet du culte et de la grande dévotion des Irlandais; c'est par ce côté et sous ce titre qu'elle est chère à cette héroïque nation. Une église lui est dédiée à Dublin, et des ecclésiastiques indigènes nous ont assuré que son nom y est très-souvent donné au saint baptême. Dans la Chersonèse cimbrique et sur le littoral des mers hyperboréennes, les peuples suivirent le mouvement qui entraînait la catholicité aux pieds de notre auguste Princesse. En 1425, comme on le voit par le décret suivant d'un de leurs conciles provinciaux, les Danois se mirent sous sa protection et la prirent solennellement pour patronne.

« De même, nous statuons que la fête de sainte
» Anne soit célébrée chaque année, le lendemain
» de la Conception de la Bienheureuse Vierge

» Marie, comme fête du pays et du peuple, dans
» toute notre province. »

Mais déjà depuis longtemps, dans la Hongrie, la Bohême, la Pologne et l'Autriche, cette dévotion avait produit de merveilleux fruits de salut et transformé des populations entières. Des églises nombreuses en étaient le foyer, et quelques-uns de ces sanctuaires, comme ceux de Cracovie et des environs de Vienne, par les grâces qu'on y recevait sans cesse, attiraient une foule innombrable de pèlerins. La Belgique avait aussi les siens; les Flandres surtout se distinguaient dans ce pieux élan vers sainte Anne. L'histoire de chacun de ces sanctuaires offrirait des détails intéressants à plus d'un point de vue; mais un aperçu comme le nôtre doit avoir ses limites. Cependant nous ne pouvons, dans cette nomenclature, omettre la province ecclésiastique de Cologne, aujourd'hui la Prusse rhénane. Ses habitants ne furent devancés par aucun peuple du nord dans leur filial amour pour sainte Anne; nul autre, dans ces contrées, ne l'honora aussi généralement et avec autant de persévérance. De son côté, cette bonne Mère ne laissa pas leur piété sans récom-

pense : elle leur a conservé le don si précieux de la foi : les populations du Rhin sont encore les plus catholiques de l'Allemagne. D'après des renseignements dont nous ne pouvons suspecter la fidélité, il n'est pas rare de trouver dans cette contrée des familles, et même des villages, qui par leur ferveur rappellent quelque chose des premiers chrétiens. Aussi le culte de sainte Anne ne s'y est pas encore refroidi, loin de là : après avoir résisté à l'action séculaire des hérésies et des révolutions, il semble au contraire, depuis quelques années, y reprendre son primitif éclat. Qu'on en juge par l'extrait suivant d'une lettre que nous écrivait un missionnaire du pays.

« Paderborn, 25 juillet 1863.

» M. le doyen de la magnifique église de
» Düren pourrait vous envoyer les relations d'un
» grand nombre de grâces dues à l'intercession
» de la Sainte. Voici du reste les observations
» recueillies par nos Pères relativement aux
» points précis sur lesquels vous désirez être
» renseigné.

» La dévotion à sainte Anne est ici très-répan-
» et très-populaire parmi les catholiques. Düren

» surtout en est le centre et contribue à la main-
» tenir et à l'étendre. Le concours de toute la
» province à ce sanctuaire est réellement prodigieux le jour de la fête, qu'on célèbre demain,
» et toujours avec une octave solennelle, des
» prédications extraordinaires, une ferveur et
» un ordre parfait. J'ai eu moi-même la consolation, avec deux autres Pères, de donner les
» exercices d'une mission dans l'église de Sainte-
» Anne. Le parfum inexplicable que répand
» une précieuse relique de la Sainte, lorsqu'on
» ouvre la châsse magnifique où elle est conservée, est un fait incontestable et un miracle
» permanent. J'ai respiré ce merveilleux parfum.
» L'église de Düren est très-vaste; afin de
» donner plus d'éclat au culte de la Sainte, on
» vient de la restaurer avec beaucoup de goût.
» Dans sa tour principale, on admire une des
» plus grandes cloches de toute l'Allemagne.
» Cette cloche porte le nom de *Annaglocke*, et
» on ne la sonne que dans les grandes solennités
» du pays.
» Les grâces obtenues sont nombreuses, on en
» parle continuellement à Düren. De tous côtés

» on vient visiter ce sanctuaire, et de nombreuses
» processions y affluent. Toutefois ce sanctuaire
» n'est pas le seul ; il est le plus fréquenté, il est
» vrai, et le plus célèbre ; mais dans les provinces
» rhénanes, on trouve encore un grand nombre
» d'autres églises sous le vocable de Sainte-Anne,
» et presque dans toutes, des autels érigés en son
» honneur. Dans la campagne, le tiers des filles au
» moins reçoit le nom d'Anne ou d'Anne-Marie,
» on aime à joindre ces deux noms. Quant aux
» communautés religieuses, je n'en connais pas
» qui soient vouées exclusivement à son culte ;
» plusieurs cependant ont pour sainte Anne des
» dévotions et des fêtes spéciales, parce qu'elle est
» une de leurs patronnes principales. »

Heureuses l'Angleterre et les autres contrées du Nord, si, au jour de la séduction et du danger, au lieu de s'abandonner à un déplorable vertige, elles s'étaient pressées autour de Marie et d'Anne, sa très-sainte Mère, comme la Pologne, les rives du Rhin, l'Espagne et notre Bretagne ! Elles auraient évité l'abîme où elles gémissent, et d'où il ne faudra pas moins que toutes les richesses du cœur de Jésus pour les retirer !

XIV.

La Dévotion à sainte Anne est une dévotion vraiment catholique. — Hommages de l'Occident. — Italie.

Ceux qui soutiennent, nous ne savons trop sur quelles données, que le corps de sainte Anne, apporté de la Palestine, fut d'abord vénéré quelque temps à Rome avant d'échoir en héritage à la France, font naturellement remonter son culte en Italie jusqu'au premier siècle de l'ère chrétienne. Mais, tout en admettant avec eux l'antiquité de ce culte en ce pays, nous ne pouvons lui assigner pour cause ou pour origine de simples conjectures, peu conformes à la tradition commune autorisée par Rome elle-même.

L'exemple de saint Pierre et de ceux qui l'accompagnaient, ou même les relations fréquentes des fidèles de cette ville avec les disciples de Notre-Seigneur, suffirent à expliquer comment ce culte fut introduit en Italie dès le berceau même du christianisme. Cependant, à cette époque reculée, cette dévotion ne put recevoir publiquement le même éclat que plus tard, pour les raisons indiquées plus haut (1); elle dut se propager et se conserver par tradition orale jusqu'à la ruine du polythéisme et à l'affranchissement de l'Eglise. Le premier monument qu'on en trouve dans l'histoire ne va pas au-delà du pontificat de Léon III, de l'an 795 à l'an 816; mais il suppose sainte Anne et saint Joachim déjà connus et vénérés des fidèles depuis de longues années. Ce remarquable pontife fit représenter toute leur histoire en broderie d'or sur un habit sacerdotal (2). Cet ornement précieux appartient à la basilique de la *Bienheureuse-Marie-à-la-Crèche*.

Ces saints patriarches ont toujours été depuis

(1) Voir la fin du chapitre II.

(2) *Anast. in Hist. Leonis III.*

en grande vénération dans la capitale du monde chrétien. Les Romains, de même que les habitants des Marches et de l'Ombrie, leur ont dédié un grand nombre d'églises et de chapelles, où de tout temps les fidèles se rendirent avec une préférence marquée. Dans ces contrées, on se prépare généralement à la fête de sainte Anne par des exercices prêchés et fort suivis. Une des plus belles églises de Rome est placée sous son vocable; elle se trouve dans le quartier des *Traspontini*, non loin du Vatican; on peut la considérer comme le centre de la dévotion à la Sainte dans la ville éternelle. Chaque année, le 26 juillet, dans ce sanctuaire, se déploie une magnifique procession où l'on promène triomphalement une statue pieusement conservée au palais pontifical et portée par les gens de service du Pape. Ce que nous disons de Rome et des terres connues sous le nom de *Patrimoine de Saint-Pierre*, on peut généralement l'affirmer de l'Italie entière, où le culte si tendre et si populaire de la madone dut naturellement faire une large part de vénération à ses glorieux parents. On en trouve partout des preuves écrites dans

les archives locales, ou dans la date de quelques monuments, et leurs noms n'ont jamais cessé d'y être portés avec une préférence marquée. Mais dans cette confiance séculaire en sainte Anne, la Sicile mérite une mention spéciale. Cette île lui fut dévouée dès la plus haute antiquité; loin de se refroidir, comme il n'arrive que trop souvent, elle grandit dans sa ferveur pour elle jusqu'au dix-septième siècle, où le vénérable Innocent de Clusa, de l'ordre séraphique, contribua à rendre cette dévotion encore plus florissante que jamais. Ce religieux, qui mourut en 1631, en odeur de sainteté, s'éprit de la plus vive tendresse pour sainte Anne, et, par son intercession, obtint des grâces miraculeuses dont l'éclat rendit fort célèbre en Sicile le patronage de sa maternelle protectrice. Parmi le grand nombre de traits qu'on trouve dans sa biographie, nous choisissons quelques exemples plus propres à affermir, ce nous semble, la confiance du lecteur et à continuer l'apostolat de cet enfant bien-aimé de la Sainte.

Grégoire XV était tombé dans une grave maladie : toutes les ressources de l'art étaient dé-

clarées impuissantes. Le Pontife, condamné par ses médecins et réduit à toute extrémité, fit appeler en toute hâte le vénérable Innocent. Le serviteur de Dieu le rassura, et lui dit que sainte Anne lui avait obtenu sa guérison, et qu'en reconnaissance de cette faveur il fit solenniser chaque année par les fidèles la mémoire de sa bienfaitrice. Le Pontife, rendu à la santé, décréta que sa fête serait une fête de précepte.

Innocent prédit l'élection d'Urbain VIII, lui assura, ainsi qu'à plusieurs illustres personnages, qu'il la devait à sainte Anne.

Cette sainte Mère usait avec lui de la plus grande familiarité; elle daignait souvent l'entretenir dans sa cellule et l'y combler des plus suaves consolations.

Un jour, ses frères, avec des étrangers, le surprirent ravi en extase au fond d'un jardin, et élevé jusqu'à la hauteur des arbres. Le vénérable, abîmé de confusion, et ne pouvant souffrir d'être ainsi en spectacle, recourut à sainte Anne et à la très-sainte Vierge, et en obtint de n'être plus jamais surpris en cet état de merveilleuse communication avec Dieu. Il fit plus tard à ses

amis, avec une pieuse simplicité, l'aveu de cette faveur.

Une femme, appartenant à la noblesse de Lombardie, n'avait eu jusque-là que des enfants mort-nés. Dans son affliction, elle recourt à Innocent, et, avec les marques d'une profonde humilité, sollicite ses prières et son intervention auprès de sainte Anne. Il lui promet la naissance d'une fille, et lui ordonna de la faire baptiser sous le nom d'Anne. Cette femme mit en effet au monde une fille, mais morte comme ses aînés. Quand on lui annonça ce nouveau malheur, elle répondit qu'elle ne pouvait croire qu'Innocent l'eût trompée, car il lui avait promis une fille bien vivante. Pendant ce débat, la petite revint à la vie, elle ne tarda pas à le prouver par ses vagissements et ses larmes. Elle reçut le nom d'Anne.

Tout le monde sait que la pêche du thon est l'une des richesses de la Sicile. Quelques pêcheurs, après de longues et inutiles fatigues, prient Innocent de bénir leurs filets et leur travail. Il les suit, et après avoir accordé la bénédiction demandée, les prévient de rapporter aux mérites

dé sainte Anne tout ce qu'ils vont prendre. En preuve de son assertion, il leur annonce que tous les poissons seront marqués du nom d'Anne. Leur confiance ne fut pas trompée : ils compensèrent en un jour, par une pêche des plus heureuses, le travail de plusieurs semaines, et, chose merveilleuse, parmi tous les poissons qu'ils retirèrent de leurs filets, ils n'en trouvèrent aucun qui ne fût marqué du nom vénérable de sainte Anne.

Vers le même temps, une femme en pleurs vint le trouver et le supplia de s'interposer auprès de Dieu pour son mari agonisant. Il se mit aussitôt en prières, puis, consolant cette femme, lui dit : « Votre mari vous survivra, mais un » de vos voisins (il lui était totalement inconnu) » doit mourir sous peu. En témoignage de » votre reconnaissance, offrez à l'Eglise un pré- » sent en l'honneur de sainte Anne, dont l'in- » tercession a obtenu à votre mari une prolon- » gation d'existence. » L'événement confirma de tout point la parole de l'homme de Dieu.

Frère Innocent allait quelquefois de village en village, ou frappait à la porte des châteaux

pour quêter un peu de laine. Un jour il répondit au refus d'un grossier paysan qu'il se contenterait bien d'une simple toison, si elle lui était donnée pour l'amour de Dieu et de sainte Anne; que du reste le loup ne tarderait pas à lui enlever cette toison avec la brebis. Le fermier irrité le chasse brutalement. Il n'était pas plutôt parti qu'un loup survint, et, en présence de tous les gens de la ferme, saisit un mouton et l'emporta, sans qu'on pût lui faire lâcher prise.

Sur ses pressantes invitations, un grand nombre de personnes prirent sainte Anne pour patronne spéciale et pour avocate auprès de Dieu, et en reçurent de très-grandes grâces. Il l'appelait lui-même, avec une aimable familiarité, sa *chère petite Vieille* (1). Cette auguste princesse le payait de retour, et en usait aussi très-familiairement avec lui. Souvent elle venait visiblement le soulager dans ses travaux, lui apporter de célestes consolations dans ses peines, lui découvrir et lui expliquer des choses cachées ou

(1) Vecchiarella.

mystérieuses. Un jour, sur la fin d'un doux et long entretien, elle lui assura qu'elle éprouvait autant de joie de la fête de l'Immaculée-Conception que de sa propre fête. Il avouait sans difficulté qu'il devait à sainte Anne de grands et nombreux miracles, entre autres, la bénédiction du mariage sur cinq cents unions stériles.

Innocent avait à Rome un ami du nom de Dominique, délégué des Frères mineurs dans cette ville. Comme il l'engageait fréquemment à s'adresser à sainte Anne : « A quoi me servira » cette vieille, et à quoi te sert-elle à toi-même ? » lui répond brusquement son ami. A ces mots, Innocent le conduit dans sa cellule, en ferme soigneusement la porte, et lui raconte une multitude de grâces et de bienfaits qu'il tenait de la Sainte, entre autres la résurrection d'un enfant mort depuis plusieurs jours, et dont le cadavre exhalait une puanteur intolérable.

Il naviguait un jour de Marsala à Trapani. Les matelots avaient oublié de faire provision d'eau douce; bientôt dévorés de soif, exaspérés par cette privation, ils s'accablent d'in-

jures et de mutuels reproches, en vomissant d'horribles blasphèmes ; peu s'en fallut que des reproches ils n'en vinssent aux mains. Alors Innocent les supplie de prendre patience et les exhorte à la confiance en la divine miséricorde. Mais, dans les ardeurs qui les dévorent, ils semblent n'être plus maîtres d'eux-mêmes et ne plus savoir ce qu'ils font. Touché de compassion, le serviteur de Dieu a recours à Sainte Anne, et aussitôt le baril destiné à leurs provisions se remplit de l'eau la plus fraîche. Sur l'ordre du frère Innocent, les matelots s'en désaltérèrent à loisir, et peu après, débarqués heureusement à Trapani, s'empressent de publier ce prodige. Il obtint encore un miracle à peu près semblable dans une traversée de Palerme à Naples. Les marins du bord avaient oublié cette fois de se pourvoir de vin ; déjà ils s'échappaient les uns contre les autres en altercations et en injures. Après une prière à sainte Anne, Innocent leur ordonna de puiser dans un vase rempli d'eau, et ils en tirèrent un vin excellent.

Comme il voyageait de Sicile à Rome sur la même galère avec le cardinal de Torrès et l'évé-

que de Cefalu, l'eau vint à manquer, ce dont les rameurs souffraient plus que le reste de l'équipage; pour comble de malheur, l'état de la mer ne permettait pas de se rapprocher des côtes. Dans cette détresse, on recourt au frère Innocent; celui-ci à son tour s'adresse à sainte Anne, fait puiser de l'eau à la mer et la bénit : on la trouva sans amertume et très-agréable au goût. Arrivés à Rome, le cardinal et l'évêque répandirent eux-mêmes la nouvelle de ce nouveau miracle.

Une princesse romaine avait le sein rongé d'un incurable cancer; les médecins jugeaient une opération indispensable. Cette femme fait appeler frère Innocent. Le Vénérable, ayant prié sa céleste Protectrice, remet à la malade un linge oint de l'huile de sainte Anne et arrosé d'eau bénite. La princesse se l'applique, s'endort d'un profond sommeil, et le lendemain, à leur grand étonnement, les médecins la trouvèrent parfaitement guérie (1).

(1) Sainte Anne, dont le chaste sein a nourri la Vierge des vierges, ne cesse pas de se montrer secourable dans cette terrible affection.

Nous tenons le fait suivant d'une personne entièrement digne de

A son retour en Sicile, le bâtiment qui le transportait fut assailli d'une violente tempête. Comme les marins le suppliaient de les aider de ses prières, il leur ordonna d'invoquer sainte Anne, s'ils voulaient échapper à un désastre. Après une oraison faite en commun, le Vénérable fit un signe de croix sur la mer, et aussitôt la tempête fit place à une pluie serrée dont il ne tomba pas une goutte dans le bâtiment, tandis que d'au-

foi, mais que des raisons faciles à comprendre ne nous permettent pas encore de nommer. Cette personne, fort dévote à la Sainte, imitatrice de sa compassion pour les infirmes, bien que respectant les limites imposées par la loi à l'exercice de la médecine, saisit, quand elle peut, l'occasion de porter un premier secours aux pauvres, aux ouvriers, aux habitants de la campagne, si souvent victimes de leur imprudence. Avec l'assistance de sa céleste protectrice, elle panse, presque toujours avec un rare succès, les plaies ordinaires, les brûlures, les panaris et les autres maux d'aventure, pour lesquels les gens du peuple ne consentent guère à recourir aux hommes de l'art.

Or, une pauvre villageoise vint, il y a quelques années, lui découvrir une plaie profonde et dégoûtante. Cette malheureuse était rongée depuis dix ans par un cancer dont elle n'avait pas osé révéler l'existence. A cette vue, la personne charitable ne peut que lui donner des conseils tardifs, inefficaces; mais en la congédiant, elle implore en sa faveur l'intervention de sainte Anne, préférant cette courte invocation : « Bonne Mère, je vous recommande cette » pauvre femme. » Ce n'est pas en vain : peu de jours après la bonne villageoise revient toute joyeuse, elle est parfaitement guérie, les chairs et les tissus ont été refaits, et la plaie a disparu sans laisser aucune cicatrice.

tres vaisseaux qui naviguaient de conserve enurent presque remplis. Peu après une tempête plus forte encore les contraignit d'aborder à une île déserte, où ils se virent destitués de tout secours humain. L'équipage, après avoir épuisé toutes ses provisions, supplie le serviteur de Dieu de les arracher à la mort et de pourvoir à leur subsistance. Leur ayant fait encore invoquer sainte Anne, il leur dit ensuite d'aller voir ce que sa *chère petite Vieille* venait de déposer pour eux sur la proue de leur bâtiment. Ils y courent, et ils y trouvent autant de pains blancs qu'il leur en fallut jusqu'au moment où ils furent tout à fait hors de danger.

Jean-Marc Joanel, originaire de Gand, pendant un séjour qu'il fit à Rome en 1625, fut atteint d'un grave abcès à la tête et réduit à la dernière extrémité. Dans ce triste état, il se fit transporter auprès de frère Innocent. Ce charitable religieux, l'ayant engagé à se recommander à sa compatissante patronne, traça de sa main un signe de croix sur la tête de Jean ; à l'instant même l'abcès creva, et le malade revint promptement à la santé.

Ces prodiges incessants et presque journaliers ne donnèrent pas peu de poids aux exhortations de ce vénérable thaumaturge. En peu de temps il propagea et établit solidement dans toute la Sicile sa dévotion favorite. Une multitude de personnes prirent sainte Anne pour patronne, et, comme lui, en obtinrent des grâces miraculeuses. Longtemps encore après sa mort, on entendait les habitants de Trapani et d'autres villes invoquer, jusque dans les rues et les places publiques, cette aimable mère, en prononçant son doux nom avec un respect filial. « Aujourd'hui » même (et ici nous apportons le témoignage d'un » religieux autrefois missionnaire dans l'île, mais » maintenant banni par la révolution), aujourd'hui » encore son culte est en grand honneur. » Dans toutes les villes, dans chaque village on » trouve des chapelles et des églises en son honneur. Quelques-unes sont remarquables, mais » leur nombre ne nous permet pas de les mentionner chacune en particulier. La plus belle » est à Palerme. Chaque année on y célèbre sa » fête avec vigile, office et messe solennelle, » Communions nombreuses, prédication, grand

» concours de peuple, illuminations, rien n'est
» oublié de ce qui peut donner plus d'éclat à
» cette cérémonie. A l'autel de sainte Anne sont
» suspendus des offrandes, des *ex-voto* en cire
» et en argent, selon la coutume du pays. Le
» nombre de ces témoignages de reconnaissance
» est très-considérable. Dans la même ville,
» l'église des Pères de la Compagnie de Jésus
» renferme une chapelle riche en marbre pré-
» cieux, en statues, et dédiée à cette grande
» Sainte. Elle a été bâtie et décorée par le prince
» de Butera, dont la pieuse famille y fait célé-
» brer chaque jour une messe en l'honneur de
» sa protectrice. »

Il est encore en Italie un troisième foyer de la dévotion à sainte Anne, et il étend sa bénigne influence sur toute la partie septentrionale de cette contrée si catholique au fond, malgré les agitations trop fréquentes, hélas! d'une minorité impie et turbulente. Ce foyer bienfaisant est à Bologne, d'où il rayonne de l'Adriatique aux Alpes.

A quelle époque la capitale des Romagnes a-t-elle commencé à honorer sa Patronne? Il serait

difficile d'en fixer la date; mais, d'après les présomptions déjà établies plus haut, et d'accord sur ce point avec les Annales des Camaldules, son culte était en honneur dans cette ville dès le treizième siècle. Ces Annales mentionnent en effet une église sous son nom hors des murs de la ville. Au quatorzième siècle, un de ses évêques rend le décret suivant :

« Nous, Bernard, par la grâce de Dieu et du Siège apostolique, prince-évêque de Bologne, en plein synode, du consentement et de la volonté des chanoines capitulaires de notre église, des autres prélats, recteurs, prêtres et clercs dont les noms précèdent, pour le respect dû à Dieu et à ses saints, comme il est de droit, nous avons ordonné de célébrer avec un soin particulier certaines fêtes, notamment la Résurrection de Notre-Seigneur, avec les six jours qui la précèdent et les six jours qui la suivent.... Au mois de juillet, la Visitation de la Bienheureuse Marie, la fête de saint Jacques, apôtre, et celle de sainte Anne, mère de la Bienheureuse Vierge Marie(1). »

(1) Sigonius, *De episcopis bononiensibus*..

Au quinzième siècle (1435), comme le raconte Masini dans une histoire de Bologne, Henri, roi d'Angleterre, fit don au nonce apostolique, alors accrédité auprès de lui, d'une portion notable du chef de sainte Anne. Ce nonce était le bienheureux Nicolas Albergati, Bolonais et évêque de sa ville natale. Il céda son précieux trésor à l'Ordre des Chartreux, dont il avait été membre avant sa promotion à l'épiscopat. Ces fervents religieux, de tout temps dévoués à la Sainte, firent construire en l'honneur de cette insigne relique la magnifique église où, jusqu'à leur expulsion, sur la fin du siècle dernier, elle fut conservée et vénérée. Après leur départ, elle fut transférée à la cathédrale. C'est dans une riche chapelle de cette basilique que, tous les mardis de l'année, comme durant les neuf jours qui précèdent sa solennité, fête de précepte dans la ville et le diocèse, on honore la très-sainte mère de Marie Immaculée, avec une dévotion et une affluence extraordinaires. En ce dernier jour on expose la relique sur un trône, non loin du maître-autel. La messe et les vêpres se chantent en musique, et dans la soirée le prêtre,

tenant en ses mains ce dépôt sacré, bénit le peuple accouru en grande foule et avec des flambeaux pour lui faire cortège jusqu'à sa chapelle. Le reliquaire qui le renferme est en argent doré, de forme octogone, orné de pyramides, de clochetons et de ciselures magnifiques en style gothique.

Bologne compte beaucoup d'églises où l'on vénère sainte Anne. Deux ont son saint nom pour titulaire : c'est l'église paroissiale de Sainte-Marie *della Carità*, et l'ancienne église conventuelle des Chartreux, dans la rue Isaïe. Celle-ci appartient aujourd'hui au conservatoire *delle Zitelle* (jeunes filles), qui s'honorent aussi du patronage de saint Joachim. Dans la première de ces églises, une congrégation très-nombreuse solennise la fête de Sainte-Anne; des prédications spéciales, des chants et des décorations splendides relèvent la pompe de cette solennité. Deux autres congrégations l'ont encore prise pour patronne; l'une se réunit dans l'église de Saint-Benoît, et l'autre dans celle de Sainte-Marie *delle Laudi*. On admire dans celle-ci une fort belle statue de la Sainte tenant Marie dans

ses bras ; elle est de grandeur naturelle, et on la doit au ciseau d'un excellent sculpteur de Bologne. Marie Barzani, à qui elle appartenait, en fit don à cette confrérie, à la seule condition de la placer convenablement dans une chapelle, où chaque année se célébrerait un *Triduum* solennel. Outre une vingtaine d'églises paroissiales ayant toutes une chapelle dédiée à sainte Anne, on compte encore dans Bologne un grand nombre d'églises conventuelles et de sanctuaires appartenant à différentes corporations, où notre Sainte est honorée de la même manière. Plus de trente chapelles et oratoires lui sont consacrés dans le reste du diocèse. En tous ces lieux bénis on trouve écrits sur la toile ou sur le marbre les mêmes témoignages d'une dévotion reconnaissante.

Les pieux habitants de ces contrées, redevables à sainte Anne d'un bienfait ou d'une protection, se plaisent à suspendre dans son sanctuaire un *ex-voto* avec ces trois lettres : P. G. R. (1), pour grâce reçue.

(1) Per grazia ricevuta.

XV.

**La Dévotion à sainte Anne est une dévotion catholique.
— Hommages de l'Occident. — Espagne et Portugal.**

Quoiqu'on trouve l'office de sainte Anne dans tous les anciens bréviaires édités en Espagne, et notamment dans la liturgie mozarabique, on ne saurait cependant assigner une date précise aux origines de son culte en ce pays. Mais les traditions locales, le style fort ancien de quelques unes de ses chapelles, la préférence générale avec laquelle on y donne, depuis des siècles, son nom au baptême, permettent, comme dans le reste de l'Europe, d'y faire remonter son culte à un temps immémorial. A des époques

plus rapprochées, sa dévotion y fut répandue surtout par les ordres religieux ; les Carmes, ici comme ailleurs, paraissent en avoir été les plus fervents propagateurs. Au quinzième siècle et vers le milieu du seizième, illustré par la réforme du Carmel, sainte Anne était généralement honorée dans toute l'Espagne et, pour peu que l'on soit familiarisé avec son histoire, on est surpris du nombre prodigieux des personnes qui se firent gloire de porter son nom. Plusieurs des compagnes de la séraphique Tèreise, ou l'avaient reçu sur les fonts sacrés, ou le prirent à leur entrée en religion, suivant l'usage de cet ordre. Les deux religieuses de sa réforme qui eurent peut-être le plus de part à son intimité et qu'elle affectionna entre toutes, s'appelaient de ce nom. Ce fut Anne de Saint-Barthélemy, sa fidèle compagne, sa conseillère dans l'œuvre de ses fondations ; ce fut la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin, sa *filie chérie et la prunelle de ses yeux*, qu'on pourrait aussi appeler, et à bon droit, la *filie privilégiée* et la *prunelle* de sainte Anne. C'est un fait incontestable, le nouveau Carmel fit reflourir la dévotion à la glorieuse Mère de

Marie Immaculée ; mais plus que toutes ses compagnes, avec plus de succès que les orateurs les plus éloquents, la Mère Anne de Saint-Augustin la popularisa d'une manière prodigieuse dans toutes les Espagnes, par l'autorité de son exemple, les grâces publiques et extraordinaires qu'elle reçut de sa maternelle patronne.

Le passage suivant du livre *Des fondations* nous paraît nécessaire à l'intelligence du récit que nous allons reproduire.

Après avoir raconté la fondation de Villanova-de-la-Xara, sainte Térèse ajoute : « Voici maintenant l'origine de l'ermitage qui nous sert de couvent. Cet édifice fut bâti par les soins d'un prêtre fort vertueux et très-intérieur qui avait une dévotion particulière à la glorieuse sainte Anne, il se nommait Jacques de la Guadalaxara. Né à Zamara, il avait été quelque temps dans l'ordre des carmes. Il entreprit le voyage de Rome, dans le but de propager le culte de sainte Anne et en rapporta de grandes indulgences en faveur du sanctuaire qu'il avait élevé en son honneur. En mourant il ordonna par testament que sa maison et tout son bien

» seraient employés à fonder un couvent de religieuses de Notre-Dame-du-Mont-Carmel ; que
» si cette fondation ne pouvait avoir lieu, un chapelain attaché à l'ermitage y dirait toutes les semaines quelques messes ; mais que
» cette dernière obligation cesserait aussitôt qu'un monastère serait fondé. Pendant plus de
» vingt ans, un chapelain fut ainsi chargé de l'ermitage ; mais dans cet intervalle le bien de ce bénéfice diminua beaucoup. Les neuf demoiselles dont j'ai parlé n'occupaient que la
» maison du donateur. Le chapelain habitait dans une autre maison qui fait également partie du bénéfice ; il va le céder avec le bien qui
» reste. A la vérité c'est fort peu de chose. Mais Notre-Seigneur, dans sa souveraine bonté,
» saura bien prendre sous sa protection la demeure de Celle qui a donné le jour à sa glorieuse Mère. Que cet adorable Maître y soit
» toujours fidèlement servi, et que toutes les créatures chantent éternellement ses louanges !
» Ainsi soit-il (1). »

(1) Traduction du P. Marcel Bouix, S. J.

Les prévisions et les souhaits de la sainte réformatrice furent pleinement réalisés. Elle avait amené avec elle, afin d'en être aidée dans cette difficile fondation, la vénérable Mère Anne de Saint-Augustin, dont la confiance en Dieu valait un trésor inépuisable. Elle lui donna tout à la fois les charges d'économe, de sacristaine, de tourière, et crut avoir assez fait pour l'entretien de cette maison en abandonnant à sa pieuse compagne la charge de pourvoir à ses besoins matériels dans un pays pauvre et sans ressources. L'événement justifia son attente, fondée du reste sur la tendre dévotion de sœur Anne à l'Enfant Jésus et à sa Patronne. Pendant plusieurs années le divin Enfant lui fournit libéralement, à point nommé, avec des intentions infiniment délicates, toutes les ressources nécessaires, soit à l'entretien de ses compagnes et d'un grand nombre de pauvres, soit aux réparations, à la clôture, aux constructions et à l'aménagement du nouveau couvent. Frappées de cette suite de prodiges, les religieuses donnèrent à l'aimable Enfant le titre de *Fondateur*. Quant à la reconstruction de la chapelle, sainte Anne voulut s'en charger, et

voici comment elle pourvut à la dépense. Nous reproduisons, d'après les continuateurs de Bollandus, le récit que la Vénérable elle-même a fait sur l'ordre de ses supérieurs.

« Je me sentais portée d'une affection vraiment cordiale et d'une tendre dévotion vers sainte Anne, mère de la Mère de Dieu, dont je porte indignement le nom. Or cet ermitage, qui à l'origine de la fondation nous était échu en don à la place de l'église de Villanova, était sous le vocable et la protection de cette Sainte, et cependant n'avait ni image, ni statue propre à désigner et à faire honorer la patronne de ce lieu. Je conçus un vif chagrin, une profonde amertume de l'absence d'une amie si auguste et si chère. Un jour, comme durant mon oraison je ressentais plus vivement cette peine, je crus voir une statue de la sainte, fort belle et d'un travail achevé, qu'on devait nous envoyer. Je me figurai en même temps remplir l'office de portière, ou, comme l'on dit, de tourière, recevoir cette image et la trouver en tout semblable à celle que j'avais vue dans mon oraison ; tout ceci me remplit d'une ineffable consolation.

» Le jour fortuné où nous reçûmes ce dépôt sacré, nous étions toutes à la récréation du soir, et au milieu de doux et mutuels épanchements, nous nous entretenions de la prochaine arrivée de cette statue. Quoique certaines de son envoi, il nous restait une vague préoccupation sur la circonstance du temps où il aurait lieu. Ce détail nous était encore caché. Pendant que cette incertitude, cette douce attente et ces saints désirs nous tenaient comme en suspens, ô merveille ! voici qu'une colombe d'une admirable blancheur paraît tout à coup dans le lieu de notre réunion : elle vole çà et là ; elle semble, par le doux battement de ses ailes, manifester son contentement, et après cette joyeuse démonstration elle disparaît sans avoir été vue de mes sœurs. Alors, me retournant, je vis la très-auguste Reine du ciel et je l'entendis m'adresser avec un sourire bienveillant ces aimables paroles : « Va vite, ouvre à » ma mère, elle demande à entrer. » Aussitôt, sans perdre un instant, je cours à la porte avec deux de mes sœurs. Au moment où nous y arrivions, un homme venait d'y déposer la statue de la très-glorieuse sainte Anne, emballée avec beaucoup

de soin. Interrogé de la part de qui il se présentait, cet inconnu ne sut ou ne put nous répondre autre chose, sinon que cette caisse était à la destination de notre couvent. Nous reçûmes cette image avec une profonde vénération, avec de grands sentiments de piété, en versant des larmes de joie.

» Au reste j'en usai toujours avec cette gracieuse Maitresse comme avec une bonne mère et une aimable patronne; toujours je fis, tant pour le spirituel que pour le temporel, l'heureuse expérience de sa compassion et de ses continuelles bontés; cette relation en est une preuve évidente. Cette maison a reçu de la Mère de Marie des grâces particulières et des bienfaits presque innombrables; nos religieuses en ont été très-spécialement assistées en divers périls et diverses épreuves, soit de l'âme, soit du corps. Plus d'une fois ma bonne Mère s'est montrée à moi remplie de sollicitude pour nos besoins, parcourant minutieusement le monastère avec la sainte préoccupation d'une autre Marthe. Mais son assistance et sa sollicitude ont encore été plus remarquables en ce qui concerne la restauration de

notre église, pauvrement dotée et dépourvue du mobilier nécessaire. Son délabrement était tel qu'elle menaçait ruine : sainte Anne l'a relevée de ses décombres.

» Plus tard, malgré mon indignité, remplissant dans cette maison la charge de prieure, et à cause de notre pénurie d'argent n'osant même penser à une réparation plus complète, j'entendis à l'improviste ces paroles : « Anne, où est » ma maison ? » Ces mots me parurent venir du ciel ; l'instinct de mon cœur me fit reconnaître Anne, ma mère bénie, dont la voix gracieuse me demandait une église sous son vocable et son patronage. Toutefois, je ne me sentis pas encore irrésistiblement entraînée à prendre un parti sur cette importante construction. Peu de jours après la même demande me fut faite : « Anne, où est » ma maison ? » Pas plus qu'auparavant je ne pouvais me méprendre sur les intentions de mon interlocutrice ; néanmoins, autant qu'il m'en souvient, à cause sans doute de notre extrême pauvreté, je ne songeai pas sérieusement à réaliser cette entreprise. Enfin une troisième fois, et la veille même de la fête de mon père, saint Au-

gustin, ayant entendu le même ordre, persuadée que je ne devais plus en retarder l'exécution, assurée de recevoir de celle qui me la demandait le moyen de la mener à bonne fin, je résolus, avec une entière confiance, de mettre sur-le-champ la main à l'œuvre. Dès le lendemain, jour consacré à mon bienheureux Père, sans m'inquiéter davantage de notre dénuement de toute chose, dénuement si absolu qu'il ne nous restait pas même une seule pièce de monnaie, je commençai la démolition de quelques mesures qui encombraient l'emplacement de la future église. Pendant ce travail préparatoire je me reposai entièrement de tout soin et de toute sollicitude sur celle qui m'ordonnait cette construction, je ne doutai même pas de sa très-suave providence. L'événement ne tarda pas à répondre merveilleusement à mon attente.

» Pendant que je chantais l'office divin avec mes sœurs, notre tourière vint m'appeler de la part d'une personne qui m'apporta une aumône de deux cents réaux. Je la reçus avec des témoignages d'affectueuse reconnaissance, et surtout je m'empressai, avec un mouvement d'intime

dévotion, d'aller rendre grâce au Seigneur et à sainte Anne qui donna le jour à sa Très-Glorieuse Mère. Ce premier secours m'aida pendant quelque temps à payer les constructions, mais en s'épuisant il me laissa dans une cruelle angoisse sur le moyen de faire face à de nouvelles dépenses. Retirée au fond de notre chœur, pendant toute une nuit, triste et désolée, je me prosternai devant la vénérable statue de notre très-glorieuse Mère, sainte Anne; avec une filiale simplicité je commençai à répandre ma plainte, la priant de pourvoir elle-même, suivant son bon plaisir, aux frais d'un édifice commencé par ses ordres, si toutefois elle en voulait l'achèvement.

» Après avoir proféré ces paroles et bien d'autres encore, où je laissais mon cœur se répandre avec une filiale confiance, tout à coup, ô prodige ! je vois la statue s'approcher peu à peu de moi, se revêtir d'une splendeur inaccoutumée et m'exprimer sa satisfaction de ma promptitude et de ma confiance à exécuter ses ordres. Surprise et inquiète, redoutant une illusion de l'enfer dans cette apparition, je saisis bien vite la croix de mon rosaire, et, demandant

-à ma Mère pardon de ma témérité, j'ose solliciter une preuve de la réalité de cette vision ; je lui présente respectueusement à vénérer l'image de notre salut sur laquelle Jésus, fils de Marie, a été cloué. Je la lui montre à peine, et déjà elle l'a saisie ; puis, se prosternant humblement, elle la baise avec les marques de la plus tendre dévotion. Alors, inondée moi-même d'un torrent de consolations, je tombe à ses pieds, je reçois sans inquiétude ses doux encouragements et les témoignages de son approbation. Elle m'exhorte à la persévérance en m'adressant ces aimables et suaves paroles : « Continue, ma fille, » l'œuvre commencée ; ne prends plus souci du » reste de la dépense, mais aie confiance. » En prononçant ces mots elle disparaît et laisse devant moi une somme de 300 ducats, que je ramasse avec une profonde gratitude et que j'emploie fidèlement à la continuation des travaux.

» Pendant que sous mon active surveillance les murs s'élevaient rapidement, l'enfer voyait avec peine et ne pouvait supporter le succès inespéré de mes efforts. Il s'irrite, il frémit, il vomit une nuée d'esprits pervers pour ruiner les

travaux et disperser au loin les matériaux. Tantôt il me menace de tous les maux, si je ne renonce à mon dessein, tantôt il se dispose à renverser l'édifice de fond en comble. Epouvantée et comme mourante d'angoisse, je me réfugie auprès de ma puissante patronne, j'implore son appui contre leurs menaces, leurs insolences et leurs mauvais traitements. Pendant une nuit, après matines, nos sœurs étaient déjà rentrées dans leurs cellules, un horrible fracas, semblable au frémissement d'une immense multitude, se fit entendre vers les constructions. Tout effrayée encore de leurs récentes menaces, je m'approchai d'une petite fenêtre pour voir ce qui allait arriver. O prestiges du démon ! un vaste incendie paraît embraser les nouvelles murailles et leurs échafaudages ; sa violence est telle que les moellons et les marbres eux-mêmes semblent tout en feu et se consumer..... J'invoque encore le secours d'Anne, ma Mère bénie, contre les insolentes tentatives de ces esprits de malédiction, et au même instant elle daigne se montrer à moi avec sa bonté ordinaire et me rassurer en disant : « Ne crains rien, ma fille, ces flammes

» sont un prestige, suis-moi plutôt. » M'étant mise respectueusement à sa suite jusqu'à l'endroit des constructions, je vois là ma céleste protectrice mettre aussitôt en fuite, par un simple signe de croix, toute une légion d'esprits infernaux. Elle délivre ainsi ce lieu de toutes leurs infestations.

» Cependant le travail avançait de jour en jour, il était presque terminé. Pendant toute sa durée je vis constamment ma glorieuse Mère visiter les constructions dans le plus grand détail, exciter l'ardeur des ouvriers, stimuler ceux qui semblaient languissants ou paresseux, encourager les timides qui redoutaient les tâches périlleuses, donner une nouvelle vigueur à ceux qui paraissaient harassés ou épuisés de fatigue, arrêter ceux qui s'exposaient à quelques dangers, empêcher leur chute, les assister dans tous leurs besoins, leur ménager les forces de l'âme et du corps, de manière à alléger leurs fardeaux, à dissiper leur abattement, à les soutenir dans leur travail et à le faire réussir. Quant à moi, s'il m'arrivait de ne pouvoir payer les ouvriers, si quelque chose d'imprévu venait arrêter la pour-

suite des travaux, sûre de recevoir à point nommé ce qui m'était nécessaire, j'avais recours à ma très-compatissante patronne, et je puisais, suivant mes désirs, dans ses trésors intarissables.

» Cependant il m'arriva encore une fois de manquer d'argent, et Anne, ma Mère bénie, contre sa coutume différant de pourvoir à ma détresse, afin sans doute de me faire mieux apprécier son aimable providence envers moi, je me vis forcée de demander à emprunter 1,000 réaux à l'un de nos amis. O bonté! ô douce providence de ma divine Mère! à peine furent-ils dans mes mains, qu'elle m'en donna mille autres pour rendre ceux qui m'avaient été prêtés, en y ajoutant encore une somme considérable pour les dépenses ultérieures. Le même besoin se faisant sentir encore quelque temps après, et mon opulente Trésorière ne se rendant pas de suite à l'importunité de mes prières, je tombai dans une nouvelle inquiétude, je me demandai qui me prêterait cette somme. En proie à ces pénibles préoccupations j'entends un étranger m'appeler à la porte de notre monastère. Je cours m'informer de

ce qu'il veut. Il désirait me parler sans témoins. C'était un gentilhomme affligé et presque inconsolable, victime d'une intrigue de cour et d'une accusation fort grave ; il avait pris la fuite pour se soustraire au supplice. Je l'obligeai, pour la gloire de Dieu, et sous le sceau du secret, de m'avouer ingénument s'il était coupable ou innocent du crime dont on le chargeait. Il me jura que, bien loin de l'avoir commis, il n'aurait pas même osé le projeter ; que pour échapper à la colère du roi, son intention était de se cacher dans le royaume de Valence. Dans son évasion il n'avait eu aucun motif de se diriger d'un côté plutôt que d'un autre ; il n'aurait même pas songé à moi, qui lui étais complètement inconnue, si un jour, au fort de son affliction, il n'avait entendu une voix d'en haut lui dire : « Va » au monastère des Carmélites déchaussées de » Villanova, fais part de ton affliction à la Mère » Anne de Saint-Augustin ; c'est là que tu seras » consolé. Mais de ton côté viens à son aide par » une libérale aumône et soulage la pauvreté » de cette maison. »

» Persuadé que Dieu lui-même l'envoyait vers

nous, il se recommanda à nos prières, nous conjurant de lui obtenir les consolations de la divine miséricorde. Immédiatement il mit à ma disposition, pour les nécessités du monastère, 1,000 ducats, une chaîne en or avec une magnifique médaille; je lui rendis la chaîne et la médaille, et ne retins que les ducats; cette somme me suffisait pour le moment. En témoignage de notre reconnaissance, je lui promis volontiers mes prières et celles de mes sœurs, et il me quitta pour continuer sa route. Ensuite je me rendis au chœur : là, prosternée devant le très-auguste Sacrement et devant la vénérable statue de notre Mère, je rendis d'humbles actions de grâces en retour de cette aumône inespérée. Je ne manquai pas de recommander avec beaucoup d'instances à ma très-douce Mère le gentilhomme qu'elle nous avait adressé, et je la suppliai vivement de dissiper au plus tôt la cause de son chagrin. Aussitôt elle me rassura sur son sort et me donna la certitude de sa prompte délivrance; elle ajouta : « Ma fille, » aie confiance au Seigneur. »

» Quelques jours après, ayant tout à fait oublié

la vision précédente, je me mis de nouveau à m'apitoyer sur le sort de notre bon gentilhomme, et, après matines, à le recommander chaleureusement à Dieu et à notre très-glorieuse Mère sainte Anne. Elle m'apparut encore sur-le-champ et me répondit : « Ne restez pas, ma fille, dans » cette angoisse; ce que vous demandez avec tant » d'instance vous a été accordé, vous l'appren- » drez bientôt, et cet homme, reconnu innocent, » ne tardera pas à vous visiter. »

» En effet, je ne l'attendis pas longtemps; après quelques jours il repassa par Villanova. Il nous remercia avec effusion de nos prières pour lui, nous en demanda la continuation et nous laissa de nouveau 1,000 ducats.

» Enfin l'église fut achevée. Je songeai alors à y faire transporter le très-saint Sacrement et à me procurer les ornements et les décorations convenables à une si grande solennité. Je désirais surtout un calice ciselé et d'un beau travail; sur ma demande on en apporta plusieurs à choisir. Le plus beau avait le défaut d'être simplement en argent, il n'était pas doré. Nouvelle difficulté pour moi, car je ne voulais pas que cet

ornement lui manquât. Je m'adresse à ma bienfaitrice et ma Mère Anne, et je lui expose mon désir en ces termes : « O très-douce et unique » Mère de mes désirs ! qui m'aidera, si ce n'est » vous, pour l'honneur de votre solennité, » à revêtir ce calice de l'or le plus pur ? » Ces soupirs s'échappent à peine du fond de mon cœur, qu'elle se montre à moi avec une douce majesté, et, comme à l'ordinaire, me donne libéralement quelques écus d'or qu'elle tenait à la main.

» Quand tout fut terminé, le R. P. François de l'Ascension, notre provincial, avec quelques autres religieux vinrent, la veille de la solennité, déterminer l'ordre et arrêter les détails de cette sainte cérémonie. A l'entrée de la nuit, pendant qu'on prenait toutes ces dispositions, je me retirai pour prier, et, profondément recueillie, je demandai pardon à ma Mère de tous les défauts ou vices de construction qui auraient pu, par mon incurie, se glisser dans cet édifice. Mais voici qu'elle-même, dans les splendeurs d'une gloire éclatante, m'apparaît avec un visage respirant une douce sérénité, et du ton le plus aimable

me remercie de l'érection et de la consécration de cette église en son honneur. Elle me fit jouir longtemps, comme j'ai pu le vérifier après, du charme de son entretien, et, durant ces heures qui s'écoulaient inaperçues, elle remplit mon cœur d'une si grande abondance de célestes délices, qu'embrasée des flammes de l'amour divin, je me sentais le courage d'affronter tous les supplices et d'endurer mille morts au milieu du plus cruel martyre. Elle me promit encore la promptitude de son secours et de ses faveurs dans toutes les conjonctures fâcheuses où je pourrais me trouver à l'avenir. Je dois le confesser ici, à la gloire de cette auguste Mère, je l'avoue avec candeur et sincérité, toutes les fois que dans mes besoins, mes afflictions et mes angoisses, j'ai eu recours à son patronage, quelquefois même sans l'avoir imploré, j'ai éprouvé la puissance et l'efficacité de son intercession; sa familiarité était si prodigieuse avec moi, les apparitions dont elle m'honorait étaient si fréquentes que je craignis un instant d'être le jouet d'une illusion du démon, car souvent il se transforme en ange de lumière, ou prend la ressem-

blance des saints. Dans cette appréhension je la priai avec un sentiment d'intime componction de ne pas permettre à cet esprit de mensonge de me tromper en se revêtant de son vénérable aspect. Elle se hâta de me répondre :

« Confiance, ma fille, je ne souffrirai jamais
» qu'on vous trompe ainsi; voici du reste un
» signe pour reconnaître sûrement ma véri-
» table présence : toutes les fois que je me
» montrerai à vos yeux, je me servirai de cette
» formule de salut : Que Jésus-Christ soit avec
» nous. » Depuis ce temps toutes les fois qu'elle daigne m'apparaître, elle me salue ainsi. Lorsque de temps à autre il lui arrive de différer cette salutation, dans mon trouble et mon anxiété, j'ai soin de m'en prémunir moi-même et je me dis : « Que Jésus soit avec moi ; » et aussitôt elle répond, en répandant en moi un tendre sentiment de consolation : « Oui, que Jésus soit
» avec vous, ma fille. Ainsi soit-il. »

» Le lendemain, jour destiné à la fête de la translation du très-saint Sacrement, on organisa une solennelle procession dans laquelle, outre le Dieu trois fois saint, on porta avec une grande

pompe l'image de sa glorieuse Aïeule. A son entrée dans la nouvelle église, cette statue me sembla prendre des traits animés; je vis ses joues se couvrir d'un vif incarnat, ses veines se gonfler d'un sang plein de vie. Dans cette gracieuse transformation on l'aurait prise pour une personne vivante, tant était suave le sourire de ses lèvres, tant aimable était la joie sainte dont son visage resplendissait. Des groupes d'anges faisaient entendre de pieux applaudissements autour d'elle. Sa très-sainte Fille et l'Enfant Jésus, son petit-fils, relevaient par leur présence la pompe de son cortège et l'accompagnèrent honorablement jusqu'à l'autel qui lui était dédié. Arrivée là, elle daigna encore, avec son affabilité maternelle, me remercier vivement de mes faibles services. De mon côté, saisissant l'occasion qui m'était offerte, je lui demandai avec ardeur, comme récompense du peu que j'avais pu faire, de répandre sur le peuple accouru par dévotion pour elle à cette solennité, une bénédiction spéciale de son petit Jésus, la grâce de vivre chrétiennement et de parvenir à la gloire éternelle. Par son aimable sourire et par un signe de bien-

veillance , elle me fit assez comprendre combien ma demande lui était agréable, et sans retard, étendant sa droite, elle bénit toute cette multitude et m'inonda moi-même des joies spirituelles les plus intimes et les plus pures.

» Après ces événements, je fus saisie et torturée par tout le corps de douleurs fort aiguës qui mirent ma vie en danger. Désespérant des ressources de l'art, dont les prescriptions avaient aggravé mon mal, je me tournai suppliante vers mon céleste médecin, Anne, ma Mère glorieuse, et je la priai de me secourir dans cette irrémédiable infirmité. Elle ne se fit pas attendre : de l'air le plus caressant, appliquant sa main bénie sur la partie de mon corps la plus douloureuse, elle enchaîna tout d'un coup la violence de la maladie et m'enleva tout sentiment de douleur. Ainsi je fus parfaitement guérie, et mon esprit se trouva rempli des plus suaves consolations. »

Ce récit, cher lecteur, est bien propre à nous pénétrer d'une filiale confiance. Combien d'autres ne pourrait-on pas extraire des vies des saints et dans lesquels se reflètent également les

amabilités prodigieuses de sainte Anne. Sa vie mortelle nous est fort peu connue, et par conséquent bien courte; mais le récit de ses bienfaits n'aurait pas de fin. Le bruit de ce qui se passa, soit à Villanova-de-la-Xara, soit dans un autre couvent que la vénérable Mère alla fonder dans la Basse-Navarre, soit en d'autres maisons du Carmel, ne tarda pas à se répandre loin du cloître et à donner dans toute la péninsule un essor prodigieux à la dévotion à sainte Anne. Les églises, les chapelles, les autels, les oratoires et confréries en son honneur s'y multiplièrent rapidement; des villes et des paroisses, la capitale en tête, la prirent pour patronne principale, et solennisèrent sa fête avec autant de pompe que de piété. Depuis cette époque on peut à bon droit regarder l'Espagne comme le royaume le plus généralement dévoué à sainte Anne (1).

(1) Quoique nous n'ayons pas encore nos renseignements sur les anciennes colonies de l'Espagne et du Portugal, nous croyons cependant pouvoir affirmer que la dévotion à sainte Anne y prit un remarquable développement. Son nom si souvent donné à des villes, à des stations maritimes, à des rivières, une multitude de monuments historiques, ne permettent pas le moindre doute à cet égard.

XVI.

**Sainte Anne a trouvé des Enfants dévoués et de zélés
Serviteurs dans toutes les classes de la société
catholique.**

Parmi les saints les plus affectionnés à cette vénérable Mère et au glorieux Patriarche Joachim, leur Fille Immaculée et saint Joseph, son très-chaste Époux, occupent assurément la première place. Quel soin vraiment filial Marie n'a-t-elle pas pris en tout temps de faire honorer et invoquer ses vénérables parents ! L'histoire de ce culte si ancien le prouve à chaque page. Quel témoignage plus authentique du tendre amour de Marie envers eux ? Le mettre seulement en doute,

ne serait-ce pas lui faire injure? Incomparablement supérieure à sainte Anne et à saint Joachim dans la hiérarchie de la grâce, fort élevée au-dessus d'eux par la maternité spirituelle, l'humble Vierge ne saurait cependant oublier qu'elle est leur fille : elle leur conserve donc en son cœur reconnaissance et amour. Comme Jésus se plaît à faire honorer sa Mère et inspire lui-même l'Église dans les honneurs sans nombre dont elle l'entoure ; ainsi, proportion gardée, Marie se plaît à faire acquitter par ses fidèles serviteurs le culte de sa piété filiale envers ses augustes parents. Ceux qui eurent le plus de part à son intimité, Lazare, ses sœurs Marthe et Marie, mais surtout le disciple *que Jésus aimait*, durent être les premiers à qui la Vierge bénie transmit ses sentiments. Ceci n'est pas une conjecture gratuite : l'apôtre privilégié ne devint pas seulement le fils adoptif de Marie à un point de vue purement spirituel et mystique ; il fut encore réellement introduit dans sa famille par son bon Maître, il dut donc en retour s'attacher d'une respectueuse affection à tout ce qu'aima sa Mère adoptive. Quant à Lazare, l'ami

de Notre-Seigneur, Marie-Magdeleine et Marthe, tel fut leur amour pour sainte Anne, qu'au témoignage de la tradition ils n'auraient pas voulu quitter l'ingrate patrie d'où on les expulsait sans emporter ses restes bénis. Jetés avec d'autres fervents disciples sur un mauvais bâtiment, sans voiles, sans gouvernail, sans provisions, abandonnés aux caprices des mers, condamnés ainsi à une mort cruelle et inévitable, ils se seraient crus assez riches, assez pourvus de toutes choses par l'unique possession du trésor dont ils n'avaient pas voulu se séparer, et, par sa protection, ils auraient fait de la Palestine aux côtes de la Provence la traversée la plus rapide et la plus merveilleuse. Eh ! pourquoi rejette-t-on nous cette tradition, la plus simple, la plus répandue, la plus autorisée ? Sainte Anne compta donc des serviteurs dans le sacré collège des Apôtres, parmi les disciples du Sauveur et les premiers fidèles.

Viennent ensuite les panégyristes et les promoteurs de son culte dans l'Église grecque : ils appartiennent presque tous à ses docteurs les plus célèbres, à ses saints, à ses patriarches. Nous

avons déjà nommé et cité plus d'une fois saint Germain, saint Jean de Damas, saint Epiphane et d'autres, auxquels il faut joindre saint Cyrille d'Alexandrie, suivant les traditions du Carmel (1). Dans l'Eglise latine, plusieurs papes, un grand nombre de cardinaux, d'archevêques et de prélats se sont honorés de son patronage, et par l'autorité de leur exemple, ou de leur parole, ont travaillé avec zèle à propager sa dévotion. A ceux dont les noms ont déjà figuré dans les pages qui précèdent, nous pouvons ajouter Urbain II, Urbain V, Grégoire X, Urbain VIII, Grégoire XI, Innocent VI, Benoît XIII, Clément VII, Paul III, Clément XIII, Grégoire XVI et Pie IX.

Il serait trop long d'énumérer les rois, les reines, les princes et les princesses qui se sont fait gloire de leur dévotion à sainte Anne. On pourrait citer des dynasties entières, et entre toutes, celle de nos rois, les maisons de Lorraine, d'Espagne et de Savoie. A ces noms plus connus, nous ajoutons les suivants, qui honorent le patronage de sainte Anne.

(1) *Mater honorificata* a Joanne Thoma.

Anne, roi des Saxons orientaux : le vénérable Bède l'appelle un homme vraiment religieux et irréprochable dans sa conduite. Il convertit au christianisme Cenwalk, roi des Saxons occidentaux, qui se réfugia chez lui pendant trois années. Il mourut en 654, et fut honoré comme saint dans quelques petites îles du Nord.

L'empereur Charlemagne.

Anne, fille de Janus, roi de Chypre, mère du Bienheureux Amédée de Savoie, et Anne de Savoie, sa petite-fille.

Anne, la vertueuse duchesse de Mazovie, qui introduisit les Franciscains à Varsovie. Sa très-glorieuse patronne intervint miraculeusement dans la construction de leur église, qui lui fut dédiée.

Saint Ladislas de l'ordre de Saint-François : il entra dans le couvent fondé par la duchesse.

Anne, épouse de Wladimir, duc de Russie : elle convertit son époux à la vraie religion du Christ.

Anne, sœur de saint Casimir, roi de Pologne.

Louis II, roi de Naples, et Marie de Blois, sa mère.

Le roi Jacques et la reine Jeanne d'Aragon.

Le *bon roi René* d'Anjou.

Anne d'Autriche avait apporté d'Espagne la plus tendre devotion envers sa patronne : par son exemple, ses largesses, ses pieux pèlerinages à Apt et à Auray, elle contribua beaucoup à la ranimer, à la faire reflourir dans toute la France. Sa piété ne fut pas sans récompense : contre tout espoir, elle obtint de sainte Anne un fils qui devint l'un de nos plus grands rois : Louis XIV. Ce prince, de même que son pieux père, fut très-dévoth à la Sainte : il dut sans doute à son intercession de revenir, dans ses dernières années, de ses déplorables égarements, de se résigner aux revers qui le frappèrent et de faire une mort chrétienne.

Henriette, reine d'Angleterre.

Anne de Gonzague, dont les dernières années furent si édifiantes. Le grand Bossuet a célébré les vertus de ces deux princesses.

La bienheureuse Anne de Schlusberg, duchesse, et ensuite abbesse d'un monastère de ce nom.

En sortant du palais des rois et des grands de

la terre, les noms de saints, de savants et de personnes de toute condition qui, par leurs vertus exemplaires, ont illustré la pieuse phalange des serviteurs de sainte Anne se présentent par milliers. Citons seulement saint Pierre Damien.

Saint Vincent Ferrier, le prodige de son siècle.

Denys le Chartreux, Richard de Saint-Laurent, sainte Brigitte, sainte Colette, saint Elzéar et sainte Delphine.

Philippe de Cabassoles, patriarche de Jérusalem.

Anne, femme du martyr saint Conon. Ces deux chastes époux imitèrent l'angélique union de Marie et de Joseph ; leur vertu fait la gloire de l'Isaurie.

Sainte Anne, mère du martyr saint Quiriacque : les actes de sa passion nous donnent la plus haute idée de son héroïque amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Anne, mère de saint Julien l'Hospitalier.

Anne, mère du bienheureux Grégoire, de l'ordre de Saint-Augustin.

Les bienheureuses Anne de Kinglaw et Anne Wansalerin, de l'ordre de Saint-Dominique.

Anne-Marie de Vitriola, religieuse Augustine, morte à Mantoue en odeur de sainteté, en 1567.

La vénérable Anne-Marie, fille spirituelle de saint Pierre d'Alcantara.

La bienheureuse Marie-Anne de Paredès, le Lis de Quito.

La vénérable Anne-Marie Taïgi, dont on instruit en ce moment le procès de béatification.

Saint Jean de Kenty : il fut enseveli dans l'église de Sainte-Anne à Cracovie; les miracles qu'il y opère ajoutent à la gloire de sa très-sainte protectrice.

M. Ollier; Jeanne de la Noue, fondatrice des *Sœurs de Sainte-Anne*.

M. de Kériolet, le modèle de la pénitence chrétienne.

Le P. Anne de Noue, mort en odeur de sainteté au Canada, en 1646.

Henri-Marie Boudon, filleul d'Henriette, reine d'Angleterre.

Nous ne pouvons prolonger indéfiniment cette énumération : au-delà de certaines limites, elle cesserait d'avoir son utilité et même son intérêt.

Sainte Anne n'a pas seulement été l'objet de la

dévotion publique et privée des membres de l'Église, elle a aussi reçu les hommages les plus tendres et les plus constants des ordres religieux, la portion choisie du troupeau de Jésus-Christ. Dans tous les temps, dans toutes les contrées, ils lui ont été dévoués sans exception. Mais parmi ces tribus saintes, il en est qui se sont distinguées par le témoignage de leur piété filiale, et qui ont su l'inspirer à d'autres avec plus de zèle et de succès. Le Carmel, l'ordre de la Sainte Vierge par excellence, n'a pas été surpassé dans ce saint apostolat : il l'exerça longtemps en Orient, où il maintint cette dévotion ; plus tard il s'en fit l'ardent promoteur dans l'Église latine. Il a produit une foule d'écrivains et de panégyristes qui, en diverses langues, ont popularisé le culte de sainte Anne chez tous les peuples de l'ancien et du nouveau monde. Sainte Térèse et tous les enfants du Carmel réformé ont encore enchéri sur ce zèle traditionnel dans cet ordre, et, pour le bonheur de provinces entières, ont gagné à sainte Anne une foule de serviteurs dignes d'elle.

Ces faits si connus nous dispensent de citer à l'appui de notre assertion des noms, des titres

d'ouvrages et des monuments. Les Carmes trouvèrent des imitateurs pleins d'émulation dans les Bénédictins, les Chartreux, les Camaldules, les Filles de Sainte Colette. L'ordre de la Visitation, à l'exemple de ses fondateurs, s'est aussi placé sous le patronage de sainte Anne, et sa dévotion envers elle ne s'est jamais attiédie. Un de ses membres les plus illustres, la Bienheureuse Marguerite-Marie, que Pie IX vient de placer sur les autels, et dont le nom est si justement cher à toutes les âmes vouées au culte du Sacré-Cœur de Jésus, aimait avec tendresse, et invoquait avec une grande confiance cette mère si riche en bonté. Pendant qu'elle était maîtresse des novices, voulant inspirer à ses filles la dévotion au Cœur de son bon Maître, elle fit une ébauche assez grossière représentant ce Cœur adorable : elle écrivit autour les noms de Marie, de Joseph, d'Anne et de Joachim, ses patrons de prédilection. Cette image précieuse, malgré l'imperfection du dessin, car elle est le premier monument du culte extérieur rendu au Cœur sacré, a été reproduite par la photographie. Cette digne fille de saint François de Sales avait aussi

recueilli et écrit de sa main, dans un de ses livres de prières, sous forme de salutations, les titres les plus doux et les plus honorables de la très-sainte Vierge. Elle la récitait souvent, elle la conseillait, comme un des moyens les plus puissants de conversion et de persévérance, comme une source d'ineffables bénédictions durant la vie et à l'heure de la mort. Cette salutation renfermait les deux aspirations suivantes :

Béni soit votre père Joachim ;

Béni soit Anne, votre mère (1).

La famille, si fervente, des *Petites Sœurs des Pauvres* compte autant de servantes de sainte Anne que de membres. La Règle leur prescrit des invocations journalières, et chaque communauté célèbre avec ferveur la fête de la Sainte par une neuvaine préparatoire et une neuvaine d'action de grâce. Cette dévotion exceptionnelle ne doit pas surprendre dans une famille religieuse dont le berceau est la Bretagne, et dont les touchantes origines se rattachent à plusieurs grâces signalées accordées par sainte Anne (2).

(1) Le lecteur trouvera cette salutation à la fin du volume.

(2) L'une de ces grâces est la guérison de leur pieux fondateur. At-

La Compagnie de Jésus, qui dès son origine se consacra à la défense de l'Immaculée Conception, et qui s'employa par l'un de ses enfants à faire maintenir dans la liturgie la fête de la Présentation de Marie, devait aussi compter dans son sein un grand nombre d'hommes remarquables par leur dévotion à sainte Anne. Il suffira d'avoir nommé le Bienheureux Pierre Canisius, le vénérable Lanuza, Alvarez de Paz, le vénérable Louis du Pont, dont nous parlerons plus loin, et Julien Maunoir, l'apôtre de la Bretagne. Le vénérable Pierre Favre, premier

teint, à la suite d'une fièvre typhoïde, d'une incurable affection de poitrine, il se voyait condamné par plusieurs savants médecins à une mort prochaine. Ses filles spirituelles, désolées de la perte dont elles sont menacées, se tournent vers Sainte Anne et s'engagent par un vœu, si elles obtiennent la guérison demandée :

A honorer la Sainte d'un culte tout spécial dans ce qu'elles appellent leur *Petite famille* ;

A ériger un autel en son honneur dans la chapelle de leur maison mère de Rennes ;

A exposer son image à la vénération publique dans toutes les chapelles de leurs autres maisons.

Sainte Anne n'est pas insensible à ces engagements de la piété filiale et à la confiance dont on l'honore elle-même. A partir de ce jour (juin 1850), le vénérable fondateur se sent renaître à la vie : avant la fin de la neuvaine commencée en même temps que le vœu, il est parfaitement guéri, il peut reprendre tous ses travaux accoutumés.

compagnon de saint Ignace et premier prêtre de sa petite Compagnie , demandait à cette aimable Mère de lui obtenir une participation abondante à tous les mérites de sa bienheureuse Fille, comme on peut le voir dans les mémoires spirituels que cet homme éminent nous a laissés.

XVII.

La Dévotion à sainte Anne n'est pas seulement catholique par le nombre infini de ceux qui l'ont embrassée, elle l'est encore, s'il est permis de parler ainsi, par l'infinité des grâces et des faveurs, soit spirituelles, soit temporelles, dont elle est la source.

Presque tous les auteurs qui se sont essayés à célébrer les louanges de notre auguste Aïeule en Jésus-Christ, l'ont fait par un sentiment de reconnaissance; aussi ont-ils donné à la sainte Mère de Marie des titres en rapport avec les bienfaits qu'eux-mêmes ou leurs contemporains en avaient reçus. De ces pieuses invocations, les unes sont restées dans leurs écrits, d'autres ont passé en des litanies approuvées en plusieurs

endroits. Avec les réserves commandées par la Foi, on a appelé sainte Anne, comme sa Fille Immaculée, Refuge des pécheurs, Consolation des affligés, Guide des âmes parfaites, Ferveur des tièdes, Etoile des mers, Chemin des voyageurs, Pain des pauvres, Remède des infirmes, et ainsi de suite, suivant l'inépuisable variété de nos besoins et de nos misères. Ces titres ne sont pas de vains mots, une louange imméritée; ils ne sont que l'expression d'une légitime gratitude, et chacun d'eux trouve sa justification dans une multitude de traits qu'on pourrait citer.

Nous ne pouvons passer sous silence les trophées de la dévotion privée; ils ont le double avantage de stimuler la confiance par l'espoir d'obtenir des grâces semblables, ou d'autres grâces qui nous seraient plus avantageuses encore, et de nous laisser lire parfois dans le cœur compatissant de sainte Anne les attentions les plus délicates, les plus aimables; ils nous dédommagent des lacunes qu'on regrette forcément dans les récits de sa vie. Quelques-uns des faits miraculeux qui suivent ont été constatés suivant les formes juridiques, leur certitude est donc

acquise à l'histoire; d'autres présentant une authenticité moins entière, nous en laissons la responsabilité à ceux qui les ont recueillis. Mais, le lecteur ne l'ignore pas, si la notoriété publique, appuyée de l'affirmation d'un auteur vénérable par sa piété et sa science, ne suffit pas toujours à la rigueur d'un tribunal ecclésiastique, elle est cependant un témoignage toujours respectable, et, en bien des cas, une preuve même décisive pour le chrétien le plus éclairé.

Une note indiquera la source à laquelle nous avons puisé.

**Sainte Anne, guide des Ames qui tendent
à la vie parfaite.**

Le bien et l'avancement de l'âme l'emportent infiniment sur les prospérités de ce monde, sur la santé et la prolongation même de la vie; il est donc juste de commencer par les faveurs inappréciables obtenues dans cet ordre de choses tout spirituel. Sainte Anne comble des biens de l'âme ses dévots serviteurs; jamais leurs demandes à cet égard n'ont essuyé de refus. Soit qu'ils désirent sortir de la fange du vice ou triompher d'une passion violente, soit qu'ils travaillent à l'acquisition d'une vertu spéciale, soit que, déjà fervents, ils se prennent de la noble ambition de suivre les conseils évangéliques, ils peuvent compter sur son appui et sa maternelle assistance. Les miracles de la grâce obtenus par son assistance sont réellement innombrables; malgré l'affaiblissement de la foi,

il suffit, pour s'en convaincre, de passer quelques jours à l'un de ses pèlerinages de France ou de l'étranger. Quoique les traits de sa sollicitude envers les âmes soient assez difficiles à constater, car le plus souvent ils échappent à tout contrôle et l'humilité aime à les cacher, on pourrait cependant en citer un grand nombre dans le genre de ceux qui suivent.